



A Calabasas (Californie), le 1er novembre.  
Photo Kathryn Vetter Miller

INTERVIEW

ABONNÉS

## **JOHN FRUSCIANTE : «LE SON EST LA VÉRITÉ DE LA MUSIQUE»**

Par Guillaume Gendron Photo Kathryn Vetter Miller(<https://www.liberation.fr/auteur/13817-guillaume-gendron>) 8 novembre 2020 à 17:31

Le guitariste des Red Hot Chili Peppers, qui poursuit sa carrière en solo avant son prochain retour avec le groupe, sort «Maya», douzième album à la mue électronique assumée. Conversation avec

l'artiste californien de 50 ans sur son parcours, sa vision de la musique et sa tendance à s'isoler qui lui réussit.

«*On ne gâche pas sa vie /En allant à l'intérieur.*» La profession de foi a déjà vingt ans, pépite de l'écorché *To Record Only Water for Ten Days*, disque de chevet d'une génération de bardes indés ne voulant pas trancher entre corde en nylon et synthé. C'était aussi le moment où John Frusciante - qui, de jour, chevelure christique et tétons à l'air, œuvrait en tant que gratteux officiel et mélodiste attitré d'un des combos FM les plus populaires du monde, les Red Hot Chili Peppers - se découvrait une fibre nocturne de teufeur cérébral. La mue électronique aura pris son temps, sous divers alias vaguement obscènes (Trickfinger, Speed Dealer Moms), jusqu'à ce douzième album en son nom propre, où l'on n'entend ni sa voix ni sa six-cordes. Howard Hughes tragi-comique du funk rock, le reclus californien dédie ce condensé de breakbeats à l'unique témoin de sa transformation, soit Maya, sa défunte chatte, «*seul compagnon de voyage de ces sessions solitaires*».

Neuf titres, autant de vies de félin. A 50 ans, Frusciante est un phénix moult fois cramé. Enfant prodige du Sunset Strip, il est à peine majeur quand il passe du statut de simple fan à guitariste des musculeux Red Hot. En quatre ans, il révolutionne leur son, de ballades post-hendrixiennes (*Under the Bridge*) en riffs élastiques (*Give It Away*), ouvrant grand les charts au quatuor. Grunge de cœur, il se dégoûte de jouer dans des stades, sabote leurs apparitions télés et plonge dans l'héroïne. Les cinq années suivantes, il s'empoisonne consciencieusement à s'en faire éclater les veines et tomber tous les chicots. Pour financer ses fix, il sort en 1994 *Niandra LaDes and Usually Just a T-Shirt*, ovni aux mélodies dissonantes et sublimes, comme enregistré d'outre-tombe sur quatre-pistes grésillant.

En 1997, le voilà ressuscité post-désintox, prêt à remettre les Red Hot sur orbite, alors englués dans un groove metal languide. Suivent *Californication* et ses ritournelles planétaires, puis des resucées pop plus oubliables (*By the Way, Stadium Arcadium*). En parallèle, le guitar hero malgré lui susurre et rugit en solo, oscillant entre freak folk spleenétique et

dépouillé (*The Will to Death*) et cathédrales prog surproduites (*The Empyrean*). Frusciante abandonne une nouvelle fois ses camarades à la fin des années 2000, avant de plonger doucement mais sûrement ses orteils dans le bain électronique.

Invisible sur scène depuis plus d'une décennie, on ne l'imaginait pas retrouver la bande d'Anthony Kiedis. Et pourtant, il y a un an, les Red Hot annonçaient en grande pompe son retour. Les esprits chagrins noteront qu'il fait suite à un coûteux divorce. Depuis, le Covid a mis le couvercle sur ce comeback, laissant Frusciante retourner à ses expérimentations cavernueuses. De son antre angeleno, le musicien a accepté de dissenter par mail sur les machines et les «*guitaristes antihéros*», la punkitude de la jungle anglaise et les vertus de la solitude. Malgré la promesse, «*non disclosure agreement*» oblige, de ne pas aborder trop frontalement les Red Hot Chi... chuuut.



**Maya a un côté très nostalgique, instantané d'une époque (le mitan des années 90) et d'un lieu (l'Angleterre), a priori très éloignés de votre vie de rockstar californienne recluse à ce moment-là...**

Au début des années 2000, j'ai commencé à sortir dans quelques clubs qui jouaient de la drum'n'bass. Mais s'il y a toujours eu une scène underground à Los Angeles, je n'en avais aucune idée avant 2008, date à laquelle j'ai vraiment commencé à me rendre dans les raves illégales. A la même époque, Aaron Funk [*figure de l'electro nord-américaine, nldr*] m'a filé une tonne de disques numérisés de UK jungle et de hardcore du début des années 90. Une révélation : je n'avais aucune idée de la quantité de bons trucs qu'il y avait dans ce genre. Rapides, brutaux, à vif. Des sons uniques parce que les producteurs n'avaient alors aucune idée préconçue de comment c'était censé sonner. Par la suite, meilleurs ils sont devenus en studio et moins ça m'intéresse. La parenthèse 91-96, c'est l'équilibre parfait : cette combinaison de prods mal dégrossies et d'agression pure m'a ramené au punk que j'adorais gamin.



En recréant ce son très situé, vous avez eu l'impression de faire un exercice de style, l'équivalent électronique de l'album de reprises blues pour un rocker ?

Il y a des mecs très doués pour recréer à la perfection le son du hardcore et la jungle vintage, et je ne suis pas l'un d'entre eux. La jungle est aujourd'hui mon genre préféré, mais j'essaie de la recontextualiser d'une manière qui soit créative. Mes beats vont plus loin dans l'abstraction, les choses que je fais avec les claviers sont aussi en dehors de ces clous-là. Certains voient *Maya* plus proche de l'IDM [*intelligent dance music*], et bien que l'intention n'était pas de «moderniser» la jungle, je ne suis pas en désaccord avec ça. Quand je crée, la seule chose à laquelle je m'efforce de penser, c'est de laisser quelques plages dans mes morceaux pour que les DJ puissent les mixer dans leurs sets. Pour le reste, qu'on parle d'electro, d'acid, de jungle, etc., je n'y vois pas des formes rigides. Juste un point de départ.



Mais la musique électronique peut être autant une pratique passéiste qu'expérimentale... Où vous situez-vous ?

Toute musique ambitieuse cherche à repousser les limites du son. Le son est la réalité de la musique, sa vérité - les notes, les rythmes, ce sont des symboles. Si l'on veut dire quelque chose de neuf musicalement, il faut passer par le son. C'est ce que j'aime dans la musique électronique : l'expression artistique, c'est ce qui sort des enceintes, sans intermédiaire, si ce n'est les fantômes derrière les machines. Pour ce qui est des idées soi-disant neuves ou anciennes, c'est purement subjectif. Tout dépend de ce que la musique nous fait ressentir. Si cette sensation est forte, on est dans le présent, et ce présent ne disparaît jamais. The Human League sonne toujours futuriste parce que leur musique porte en elle ce sentiment.



En tant que guitariste, on vous associe à la musique de stade. Mais vos projets personnels, folks ou électroniques, renvoient à des expériences de fabrication et d'écoute solitaires, un côté «bedroom music». D'ailleurs, vous ne tournez pas...

Il est clair que la connexion directe d'individu à individu qu'offre Internet me convient parfaitement [*très prolifique, Frusciante a laissé des dizaines d'inédits en accès libre sur son site puis sa chaîne YouTube au fil des ans*]. Mais ma conjointe organise des raves, elle a ramené plein d'excellents artistes en ville ces dernières années. J'ai donc beaucoup appris de ses amis qui sont DJ, en écoutant des sets avec eux, en parlant matos, et ça a changé ma façon d'aborder mon art. Certains DJ ont même joué *Maya* alors que je travaillais encore dessus. Donc ça reste une musique sociale, qui fonctionne dans chaque contexte - à la maison ou en rave. Même si, il est vrai, j'ai tendance à m'isoler.



L'album a-t-il été composé en période de confinement, dans une Californie entre pandémie, incendies et tensions politiques ?

Non. Le seul truc que j'ai sorti à ce moment-là était une contribution à la compilation *Music in Support of Black Mental Health* [*dont les recettes ont été reversées à des associations antiracistes de soutien psy, ndlr*]. Le Covid n'a pas affecté mon travail - je passe quoi qu'il arrive le plus clair de mon temps enfermé chez moi à composer ou jouer. Aussi loin que je me souviens, la musique a été mon moyen d'échapper à la réalité. Mon ignorance, ou ma déconnexion du prétendu «monde réel» est la fondation de ma perspective artistique...



Ce qui lie votre œuvre solo hétérogène, c'est sans doute cette intimité sans filtre. Sur *Maya*, on entend le même musicien que sur *Niandra LaDes?*

*Hot*], j'espérais devenir un *entertainer*. Mais j'étais très mauvais à ça ! Alors j'ai dû apprendre à me présenter sans aucune sorte de filtre ou de personnage. Mes moyens d'expression depuis n'ont cessé de changer, mais la personne que je suis - celle qui vit par la musique - est restée constante.

66

En vous tournant vers les machines, pensez-vous avoir détruit pour de bon l'image du «guitar hero» qui vous a longtemps pesé ?

Je suppose que trop de gens ont pris des photos de moi sur scène ! La guitare est ce que j'ai toujours utilisé pour comprendre la musique, pour arriver à une forme de vérité que je ne peux toucher autrement. Pour le reste, toutes les tentatives que j'ai pu avoir de cultiver une posture, y compris celle du «guitar hero», ont misérablement échoué. Pour revenir à la guitare, il y a des pièges mentaux dans lesquels les instruments conventionnels peuvent vous mener, ce dont j'ai pris conscience dès l'adolescence : imaginer qu'un riff est bon parce qu'il est difficile à jouer, qu'un vibrato apporte forcément du feeling... J'ai donc toujours cherché à apprendre des mélodies générées par des machines sur ma guitare, en m'appuyant sur le style des «antihéros» guitaristes. Cela dit, la guitare a ses limites. Et pour ce qui est de créer des sons, je préfère les limitations d'un Monomachine ou d'un DX7 [*deux synthétiseurs*].

---

**L'actu Libé, tous les matins.**

Adresse e-mail

S'inscrire

---



**Votre connexion actuelle aux machines est-elle liée à un désamour de la composition en groupe ?**

Etre seul avec les machines permet une forme de création sonore «en direct», on est dans l'immédiateté. Dans un groupe, il y a des tas de variables à prendre en compte avant d'arriver à ce que vous voulez. Mais si vous avez une alchimie avec un petit groupe de personnes, et que vous vous supportez, cela peut compenser le fait que le processus soit moins direct. La majeure partie de ma vie, composer voulait dire écrire des chansons avec des paroles. Ces dix dernières années, les machines avaient remplacé ça. Mais je n'ai jamais arrêté de jouer de la guitare, même quand je ne l'utilisais plus dans mes morceaux. Depuis que j'ai rejoint le groupe [*en décembre 2019*], je me suis remis au *songwriting*, de la même façon que nous l'avons toujours fait, tout en continuant mes recherches électroniques. J'ai beaucoup de chance d'avoir pu faire de la musique de tant de façons différentes, avec tant de gens différents. Avec le temps, j'ai compris que laisser son ego de côté aidait immensément le processus créatif. Si l'on ne se soucie que de la reconnaissance ou de ce que les autres peuvent penser, on devient son pire ennemi. Du moment que tous ceux impliqués font de même et s'abandonnent à la musique, les deux configurations, solo ou en groupe, se valent.

Guillaume Gendron Photo Kathryn Vetter Miller(<https://www.liberation.fr/auteur/13817-guillaume-gendron>)

***John Frusciante Maya (Planet Mu)***